

Les Pensées Dialectiques en Politique de Mencius

DENG Jiong^{[a],*}

^[a]Le Directeur du Département de Français de L'institut du Commerce NANGUO de L'Université des Etudes Étrangères du Guangdong, Guangzhou, China.

*Corresponding author.

Received 18 December 2016; accepted 5 February 2017

Published online 26 March 2017

Résumé:

Le présent article discutera des principales réflexions dialectiques de Mencius en politique, qui pourraient influencer les politiciens de son époque, mais aussi la postérité. Les idées qu'il avait avancées telles que la corrélation entre la politique et l'économie, la relation entre les actes d'un souverain et ceux de son peuple ou de ses ministres exercent encore une influence profonde sur les dirigeants d'un état d'aujourd'hui.

Mots-clés: Mencius; Pensées politiques; Dialectique; Esprit humanitaire

Deng, J. (2017). Les Pensées Dialectiques en Politique de Mencius. *Cross-Cultural Communication*, 13(3), 42-45. Available from: <http://www.cscanada.net/index.php/ccc/article/view/9498>
DOI: <http://dx.doi.org/10.3968/9498>

INTRODUCTION

Mencius (vers 372-289 avant J.-C.), dont le nom de famille est Meng, a pour prénom Ke, alias Ziyu. Natif de l'Etat de Zou (aujourd'hui la partie sud-est du district de Zou, province du Shandong), il fut un grand penseur de l'école confucienne à l'époque des Royaumes Combattants.

L'idéologie de Mencius fut exprimée dans le livre du même nom (le «Mencius»), rédigé par lui-même et ses disciples Wan Zhang, Gongsun Chou et d'autres, qui enregistre, sous forme de narrations et de dialogues, les activités et les pensées politiques de Mencius ainsi que

ses points de vue concernant la philosophie, la morale et l'éducation (Feng, 2004, p.63).

En tant que penseur, il avança beaucoup plus d'idées dialectiques en politique qu'en philosophie, ce qui était dû à un environnement politique complexe de l'époque où rien ne paraissait plus imminent que de profondes réflexions sur les problèmes politiques, et aussi à sa longue carrière d'homme politique et ses études approfondies en politique (Wu, 2001, pp.101-113). Dans le présent article, nous allons discuter surtout des principales réflexions dialectiques de Mencius en politique.

1. LA CORRÉLATION ENTRE LA POLITIQUE ET L'ÉCONOMIE

Selon Mencius, la politique ou l'économie d'un pays ne fonctionne pas toute seule, mais dépend l'une de l'autre. Sa pensée sur la relation entre les deux s'exprime en trois points:

Premièrement, la garantie des moyens d'existence fondamentaux du peuple constitue la préalable à l'édification de la Voie Royale et à la réalisation de la puissance d'un pays; elle décide souvent de l'obtention ou de la perte du pouvoir.

Il est écrit dans le «Mencius» :

Si l'on ne trouble pas le calendrier des travaux agricoles, il y aura plus de grains que l'on n'en puisse consommer. Il en est de même des poissons et tortues, quand on ne jette plus de filets à mailles serrées dans les étangs et lacs. Lorsque haches et cognées ne pénètrent dans la forêt qu'à la bonne saison, on dispose de plus de bois qu'il n'en faut. C'est l'abondance de grains, de poissons, de bois qui permet au peuple de nourrir les vivants et d'enterrer les morts sans rancoeur, c'est par là que commence la Voie Royale.¹

¹ Mengzi Yizhu (Interprétations et commentaires sur le *Mencius*), édité par Yang Bojun, Beijing, Zhonghua Shuju, 2008, p.4.

Il poursuivit en d'autres termes: Si l'on fait opérer la culture et l'élevage sans enfreindre le moment approprié, "les quinquagénaires auront de quoi se vêtir de soie", "les septuagénaires se vêtiront de soie et consommeront de la viande", "les gens du commun ne souffriront ni de la faim, ni du froid". Dans ces conditions, "le souverain d'un pays est le roi au vrai sens du terme, à qui il est sûr que son peuple obéira" et "les populations d'autres pays viendront à lui".² D'après lui, il n'est pas de pays dont le souverain ne soit roi au vrai sens du terme, si les quinquagénaires y ont de quoi se vêtir de soie, si les septuagénaires s'y vêtent de soie, y consomment de la viande, et que les gens du commun n'y souffrent ni de la faim, ni du froid.

Il proposa d'ailleurs une série de mesures économiques au profit de la population, dans le but de gagner la faveur de cette dernière: la mise à la disposition des marchands des dépôts pour leurs marchandises sans réclamer de frais de dépôt et l'assistance prêtée aux marchands à vendre leurs marchandises d'un écoulement difficile; le non-prélèvement de taxes aux voyageurs qui passent aux barrières bien qu'on continue à les inspecter; le non-prélèvement de taxes aux laboureurs qui défrichent les landes de l'Etat, etc.. D'après lui, si l'on est vraiment capable d'appliquer ces mesures, personne ne sera à même de se mesurer avec lui.³

A partir de son analyse de diverses réalités politiques, il livra une parfaite synthèse de ce problème de philosophie politique:

Jie et Zhou avaient perdu l'empire parce qu'ils avaient perdu le soutien de leur peuple, et ils avaient perdu le soutien de leur peuple en perdant son cœur. Il est une voie pour gagner à soi le peuple: obtenir l'adhésion des cœurs. Il est une voie pour l'acquérir: accumuler et distribuer ce qu'ils désirent, ne pas leur imposer ce qu'ils détestent, c'est tout.⁴

Deuxièmement, selon Mencius, pour faire obéir le peuple et le conduire au bien, le meilleur moyen est de le rendre prospère. Il dit:

Un souverain éclairé régleme la production de sorte que les gens aient de quoi entretenir leurs parents, nourrir leur femme, élever leurs enfants, de quoi jouir de l'abondance les bonnes années et les mauvaises de quoi échapper à la mort. Ce n'est qu'après avoir pris ces dispositions qu'il peut les conduire au bien que le peuple suivra sans aucune difficulté, pour cette raison précisément.⁵

Plus loin dans cet ouvrage, il exprima la même idée en d'autres termes:

Le peuple ne pourrait vivre sans eau ou sans feu. Si vous frappez le soir à une porte pour en demander, nul ne vous le refusera, car ces produits sont des plus abondants. Un saint qui gouvernerait le monde ferait en sorte que les grains soient en aussi grande abondance que l'eau et le feu. Si les provisions de nourriture

étaient en aussi grande abondance que l'eau et le feu, y aurait-il des méchants sans amour dans le peuple?⁶

Troisièmement, Mencius estima que la situation politique d'un pays pourrait beaucoup influencer sur son économie. Là-dessus, il s'exprima en termes très précis: "Sans un bon gouvernement, la pénurie s'étendrait."⁷ "Un bon gouvernement permet d'obtenir la richesse du peuple alors qu'une bonne éducation gagne les cœurs."⁸ Par ce dernier énoncé, on voit qu'il voulut mettre en relief le rôle d'une bonne éducation, mais la première moitié de la phrase ne manifeste-t-elle pas sa perception de la corrélation entre la politique et l'économie?

2. L'INTERACTION EN POLITIQUE

L'interaction en politique s'exprime chez Mencius surtout quand il s'agit de la relation entre les actes d'un souverain et les actes de son peuple, et de celle entre les actes d'un souverain et ceux de ses ministres.

Selon Mencius, il existe une certaine interactivité entre ce que fait un souverain et ce que fait son peuple, le premier devant partager les joies et les peines du dernier, car celui-là seul obtiendra le soutien de la population qui en est capable. Dans son ouvrage, on peut lire:

Quand un souverain jouit des plaisirs de la population, celle-ci prend aussi plaisir aux siens. Les peuples partagent ses soucis lorsqu'il s'attriste des leurs. Il ne saurait y avoir de prince qui partage les joies et peines du monde et ne soit appelé à devenir roi.⁹

Il étendit d'ailleurs cette réciprocité à la relation entre un souverain et ses ministres. Un jour, reçu par le roi Xuan de Qi, il dit à ce dernier:

S'ils sont considérés par le prince à l'instar de ses propres pieds et mains, les ministres le tiendront pour aussi cher que leurs entrailles et leur cœur. Un prince qui traite ses serviteurs comme des chiens ou des chevaux, ne sera pas mieux considéré qu'un homme quelconque du pays; celui qui ne leur accorde pas plus de considération que pour une motte de terre ou un gran de mil, sera traité en ennemi et brigand par ses serviteurs.¹⁰

Et il poursuivit: "Il est permis aux grands officiers de quitter le pays où le souverain tue des gentilshommes innocents."¹¹ Il alla même jusqu'à déclarer qu'un souverain, si cruel qu'il viole la charité et la justice, doit être tué par ses sujets. Quand le roi Xuan de Qi lui demanda s'il était permis à un sujet d'assassiner son prince, il répondit: "On appelle brigand celui qui viole la charité, scélérat celui qui viole la justice. Un brigand et scélérat n'est qu'un tyran. J'ai entendu dire que l'on

² Id.

³ Id., p.57.

⁴ Id., p.128.

⁵ Id., p.13.

⁶ Id., p.242.

⁷ Id., p.258.

⁸ Id., p.238.

⁹ Id., p.24.

¹⁰ Id., p.142.

¹¹ Id., p.143.

avait châtié le tyran Zhou, non pas qu'un prince avait été assassiné."¹²

Ce prince de réciprocité fut d'ailleurs appliqué par Mencius dans ses activités politiques. Un jour, il était sur le point de se rendre à la cour du roi quand celui-ci lui fit dire par un messenger qu'il voulait venir le voir, mais qu'ayant pris froid, il ne pouvait s'exposer aux courants d'air, et donc, qu'il avait dû supprimer cette visite. Le roi fit exprimer ses souhaits de le rencontrer le lendemain, au moment où il tiendrait audience à la cour. Mencius, qui avait été prêt à voir le roi à la cour, refusa son invitation à cette annonce et fit répondre qu'il était malheureusement indisposé lui aussi et donc dans l'impossibilité de se rendre à la cour.¹³

Il s'agit là, on le voit clairement, d'une idée dialectique en politique, mise en pratique. Mencius s'apercevait en effet que le souverain et les sujets constituent une unité des contraires. Les deux parties opposées pourraient s'unir et s'entendre comme des frères, mais elles pourraient aussi se haïr à mort. Leur relation était celle de réciprocité. Le souverain partagerait les plaisirs et les peines du peuple, et réciproquement. Si le souverain aimait ses ministres, il serait aimé d'eux, mais s'il manquait d'égards envers eux, les haïssait, et même faisait bon marché de leur vie, ils lui rendraient la réciprocité.

3. L'INTERVENTION ET LA NON-INTERVENTION

L'intervention et la non-intervention sont une paire de concepts dans la philosophie politique chinoise, et aussi deux stratégies, apparemment tout opposées, pour traiter des problèmes politiques. Les penseurs de l'époque antique étaient très partagés sur le choix de l'une ou de l'autre pour les réalités politiques. Aujourd'hui, les chercheurs sont presque unanimes à considérer que l'école confucéenne ne faisait que préconiser l'intervention en politique (Ding, 2004, p.39). Or, chez Mencius, l'intervention et la non-intervention n'étaient pas diamétralement opposées, mais devaient parfois se combiner, et pouvaient être mises ensemble en considération. Il dit par exemple: "L'homme doit savoir s'abstenir de faire certaines choses pour être en mesure d'en faire d'autres."¹⁴ Sans aucun doute, il insista ici sur l'action, sur l'intervention, idée qui était essentielle à sa doctrine et à celle de Confucius, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de considérer que la non-intervention était parfois nécessaire, car on n'était capable d'agir qu'après avoir refusé de faire certaines choses. Ainsi, l'intervention et la non-intervention étaient-elles, aux yeux de Mencius,

deux concepts contraires, mais qui pourraient former une unité.

Les discours de Mencius sur l'intervention et la non-intervention en politique peuvent se résumer en trois points:

D'abord, la non-intervention ne veut pas dire *ne rien faire* chez Mencius, mais *ne rien faire contre la nature*. D'après lui, les choses doivent être menées suivant leurs propres lois. Dans son ouvrage, il réprimanda les gens dits intelligents, mais en fait détestables, car ils n'en faisaient qu'à leur tête en imposant des recettes toutes faites pour les situations changeantes. Mencius dit:

Si la méthode adoptée par ces hommes dits intelligents était semblable à celle pratiquée par le Grand Yu pour l'écoulement des eaux, ils n'auraient rien de rebutant. Le drainage des eaux par le Grand Yu consistait à faire en sorte que l'eau s'écoule de façon toute naturelle. Si, ces hommes aussi, agissaient suivant les lois naturelles, leur intelligence n'en serait que plus grande.¹⁵

Ailleurs, il exposa cette idée qui consiste à gouverner en pratiquant la non-intervention en termes encore plus précis:

Tout durs que sont les travaux, le peuple ne murmure pas s'il est employé en vue de lui assurer son bien-être. Il accepterait même la mort sans rancune envers l'assassin, dont l'action était guidée par le principe suprême de sauver sa vie.¹⁶

Il avait la plus grande estime pour la Voie Royale au mépris des manoeuvres hégémoniques en disant:

La population éprouvait de la joie quand son souverain est devenu un hégémon après avoir réalisé des exploits d'éclat militaires, mais elle ne se sentait en pleine euphorie que du temps des vrais rois qui avaient accompli des oeuvres remarquables de bienfaisance. Dans une telle époque, les gens du commun se laissaient tuer sans éprouver de ressentiment, se voyaient avantager sans estimer nécessaire d'exprimer de la gratitude. Ils se rapprochaient jour après jour du bien sans savoir qui les y conduisait. Là où passait l'homme de vertu, ils étaient influencés; là où il demeurait, ils étaient anoblis. L'influence de ses exploits et vertus, égale de celle du ciel et de la terre, s'étendait du haut en bas, n'était donc point d'un petit secours.¹⁷

Par ces propos, on voit bien que Mencius préconisait de gouverner en pratiquant la non-intervention, c'est-à-dire qu'en ne faisant rien contre la nature, mais de faire tout suivant sa pente naturelle. Plus loin dans ce livre, il dit: "Ne pas faire ce qu'on ne veut pas faire, et ne pas désirer ce qu'on ne désire pas posséder." En d'autres termes, un gouverneur ne devrait imposer à la population ce qu'elle ne veut pas ou ne désire pas.

Ensuite, la non-intervention fait partie, chez Mencius, de sa doctrine de gouvernement humanitaire, et se caractérise par ses considérations entretenues en faveur du peuple, car la non-intervention qu'il avait conseillée aux gouverneurs consiste, dans un certain sens, à ne pas

¹² Id., p.31.

¹³ Id., p.66.

¹⁴ Id., p.144.

¹⁵ Id., p.151.

¹⁶ Id., p.237.

¹⁷ Id.

troubler la vie du peuple en ne recherchant pas les plaisirs de la vie et en ne menant jamais grand train. Il dit:

Si vous allez conseiller les personnages haut placés, considérez-les avec mépris et ne vous laissez pas impressionner par leur pompe. Ils ont des palais aux perrons hauts de plusieurs toises, aux auvents de plusieurs pieds. Ils mangent à des tables vastes, sur lesquelles sont servis des plats riches et variés, et le service est assuré par des centaines de filles. Ils jouissent de tous les plaisirs, de toutes les beuveries, ils font des chasses et des courses à cheval, et ils n'apparaissent dans les lieux publics qu'avec mille chars à leur suite. De tous ces luxes, je n'en aurais cure même si je réussissais un jour.¹⁸

Il a proposé ainsi la réduction de désirs. Plus loin, il dit:

La meilleure façon de cultiver son cœur et son esprit est de réduire ses désirs. Si un homme en a peu, même s'il perd de ses vertus, cette perte sera minime; si, au contraire, il en a beaucoup, même s'il ne manque pas de vertus, il en aura peu.¹⁹

Ces conseils que Mencius donna aux gouverneurs, qui consistaient à réduire leurs désirs et qui devaient présider à leur conduite, se concrétiseraient par la suite dans les mesures politiques qu'il proposa de prendre en faveur du peuple. Ces propositions, on le voit bien, ne sont rien d'autre que celles du gouvernement humanitaire.

Enfin, selon Mencius, la non-intervention d'un prince doit être réalisée par l'intervention en politique des ministres vertueux:

Un prince qui vise à de grands exploits doit disposer de ministres qui oseraient à ne pas répondre à sa convocation. Il les approche de son propre chef et en personne, s'il désire les consulter. S'il manque de respect à l'égard de la vertu et de passion pour la Voie, il sera inutile de l'assister à réaliser les grandes actions. Ainsi en fut-il jadis des relations du roi Tang, fondateur de la Dynastie des Shang, avec son éminent premier ministre Yí Yin: il le fit ministre après avoir beaucoup appris de lui et devint ainsi un vrai roi sans effort. Il en fut de même des rapports du duc Huan du pays de Qi, avec son illustre premier ministre Guan Zhong: il apprit beaucoup auprès de ce dernier avant de le placer

au poste de premier ministre et réalisa sans peine son hégémonie sur d'autres états grâce à son aide.²⁰

CONCLUSION

Les principales réflexions dialectiques de Mencius en politique se basent sur sa pensée humanitaire et sa doctrine qui consiste à gouverner par la bienveillance. Comme nous l'avons vu, ses discours sur la corrélation entre la politique et l'économie ne préconisent rien d'autre que de prendre des mesures en faveur du peuple, et jamais celles qui troubleraient la vie du peuple. Il en est de même pour ses énoncés sur la relation entre l'intervention et la non-intervention. Si on peut dire que l'intervention est un principe confucianiste fondamental quand il est question des problèmes politiques, la non-intervention, apparemment opposée à l'intervention, n'est, en réalité, qu'une application d'un gouvernement bienveillant, car il s'agit là surtout des conseils donnés aux gouverneurs de réduire leurs désirs, de ne pas imposer trop de taxes ou corvées, enfin, de ne pas aller à l'encontre de la nature, donc de ce que souhaite le peuple.

REFERENCES

- Ding, W. D. (2004). *Comprendre confucius*. Beijing, Editions en Langues Étrangères.
- Feng, Y. L. (2004). *Zhongguo Zhexue Jianshi* (Brève histoire de la philosophie chinoise). Beijing: New World Press.
- Wu, X. Q. (1994). Des pensées dialectiques en politique de la Chine antique. dans *Revue académique de l'Université de Pékin*, (3).
- Wu, X. Q. (2001). *Zhongguo gudai zhengzhi zhihui* (Les sagesses chinoises en politique dans l'antiquité). Beijing: The World Knowledge Press.

¹⁸ Id., p.268.

¹⁹ Id.

²⁰ Id., pp.66-67.